Gilles Lapouge

L'Encre du voyageur

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2007

Encres

QUAND je fréquentais l'école primaire, je plongeais avec enthousiasme ma plume dans l'encrier du pupitre. Je prenais le temps de contempler la goutte de liquide noir ou bleu. Je la regardais comme le Créateur a probablement regardé le néant au moment où il se disposait à en faire un univers. J'étais un peu comme lui. J'allais donner vie, grâce au bout de ma plume, à un chat, à une peuplade, à un adjectif ou à une périphrase.

Si j'étais en forme, je confectionnais des objets qui n'existaient même pas. Je leur fournissais des noms, je leur mettais le pied à l'étrier et ils partaient vivre leur vie. J'ai donné vie à des couleurs dont Newton n'eut jamais la moindre idée. Je formais des lettres que tous les alphabets, même l'égyptien

et même le hittite, ont ratées, des animaux inexistants, des montagnes d'aucun continent. Je découvrais que Dieu n'est qu'un gros encrier.

Plus tard, nous avons eu des cours de chimie et j'en ai profité pour lancer ma propre manufacture d'encre. J'ai installé mon atelier dans la salle de bains de la maison. Dans de gros in-octavo, j'avais retrouvé les savoirs du Moyen Âge. Il suffisait de mélanger deux pots de vin blanc, une livre de galle, deux onces d'alun de roche et de la gomme d'Arabie. J'ai obtenu des résultats inégaux et des gifles de ma mère.

Les adolescents écrivent beaucoup de poèmes. Les miens étaient consacrés soit au corps de la femme aimée, soit à l'encre. Moitié-moitié. Je disais par exemple :

J'ai peint mon bateau à l'encre de Chine,
L'ancre elle est de fer, le sel la rouille,
Et la Chine,
Mon bateau de paille y fera naufrage.

Cette strophe m'a intrigué. Elle me cueillait à froid. Elle me mettait K.-O. debout. Je n'y

comprenais rien. Je voyais bien qu'elle voulait me dire quelque chose, mais quoi ? Comme je ne goûte guère les calembours, je désapprouvai ce glissement de l'encre de Chine à l'ancre d'un bateau. Aussi, j'ai pris ce poème en grippe. Je lui ai tordu son cou. Je l'ai jeté aux oubliettes mais on sait comment s'y prennent les poèmes et qu'ils sont endurants. Ils entrent en hibernation et un beau jour, quand on les a oubliés, ils remontent de leurs abîmes et ils sont frais comme l'œil.

C'est ainsi qu'a procédé mon poème sur l'encre de Chine. Il est revenu cinquante ans plus tard dans une de mes nuits. J'ai prêté l'oreille à ce qu'il racontait et il n'était pas si bête que ça. Avec son jeu de mots un peu vulgaire sur l'encre de Chine et l'ancre des bateaux, il pressentait ce que les voyages que j'ai faits par la suite, en Inde, au Brésil ou dans les pays hyperboréens m'ont enseigné : qu'un voyage non seulement n'existe qu'à partir du moment où on le convertit en encre, mais encore que tout voyage, y compris dans les terres inconnues, n'est que le souvenir d'une encre ancienne. C'est ce qui rend déprimante

la profession d'explorateur : vous ne marchez jamais que dans les encres des explorateurs qui vous ont précédé. Christophe Colomb a découvert un continent nouveau qu'il avait d'abord arpenté de long en large dans les bibliothèques de Salamanque et de Gênes.

Cette menue trouvaille contenait une autre leçon. Pour que j'arrive à entendre les mots que j'avais organisés à l'âge de dix-huit ans, il avait fallu qu'un demi-siècle s'écoule. C'est la tactique des encres. Elles aiment le temps, les solitudes, les longues durées. Bien sûr, dès qu'une plume les a déposées sur un parchemin, un vélin ou un hollande, elles commencent à faire du bruit mais celui-ci est d'abord tout petit et mal compréhensible. Pour que les discours de l'encre soient audibles, il faut que des siècles, des millénaires parfois, les infusent. La preuve : la bibliothèque d'Alexandrie qui n'existe plus car elle a été incendiée trois fois est bien plus riche que la Grande Bibliothèque François-Mitterrand. Ce phénomène était connu des copistes médiévaux. Ils le nommaient « la patience de l'encre ».

Il est vrai que certaines encres ne fonction-

nent pas à la durée. L'encre sympathique, facile à produire car elle est faite d'un peu de citron ou d'un fil d'urine, est l'antipode de celle de la Chine. Certes, elle mange du temps, comme toutes les encres, mais elle est frugale. Elle a un appétit d'oiseau. Quelques minutes la rassasient et déjà elle étouffe. En plus, elle est très timide. Au début, elle fait l'invisible. On ne voit même pas les jambages qu'elle a inscrits sur le papier. Pour qu'elle devienne visible, on doit l'exposer à une source de chaleur – bougie ou feu de bois, fourneau à gaz. Son apparition est une merveille : du fond du papier légèrement bruni par les flammes, les lettres montent et elles vont mourir.

Aujourd'hui, les encres ne vont pas bien. L'ordinateur et la postmodernité les ont frappées. Les écrivains ne feront plus, dans l'avenir, ces manuscrits mille fois raturés qui nous permettaient de voir le tremblement de la main de Proust, les dédales de sa cervelle, ses redites, ses bêtises, ses appoggiatures et ses repentirs.

Dans leur déroute, les encres ont entraîné avec elles un autre partenaire, le buvard. La

mort de celui-ci n'a pas été saluée. C'est sans bruit que les belles feuilles poreuses, roses ou bleues, sur lesquelles furent calligraphiées toutes les minutes et tous les verbatims de nos civilisations modernes, ont rejoint leurs limbes. J'ai toujours été étonné que l'on ne trouve pas, dans nos villes, des boutiques spécialisées dans le buvard usagé comme il existe des librairies d'incunables, d'in-folio et d'éditions originales.

Je songe au buvard de Balzac ou de Rimbaud, à celui avec lequel Stendhal a séché ses phrases quand il écrivait *Le Rouge et le Noir*. On en pourrait exhumer les pensées inaccomplies de Julien Sorel, les pâmoisons de Madame de Rénal ou les jouissances de Mathilde de la Mole, avec deux avantages appréciables : d'une part, le texte recueilli par le buvard n'est qu'un lambeau, une ombre et une ruine. Il est beau comme une absence. Pas une phrase n'est achevée et les mots sont des loques. Au surplus, les différentes pages d'un même chapitre, peut-être même d'un même livre, ont mélangé toutes leurs empreintes. Le buvard nous offre les vestiges inextricables d'un livre qui n'exista

jamais, d'un roman fantôme que Balzac ou Hugo ont à peine rêvé. Et pour porter au comble leur beauté, les lettres y sont écrites à l'envers. Nous ne pouvons les déchiffrer que dans les miroirs de la mort.

Palimpsestes

QUAND j'étais enfant, à Aix, je fabriquais avec les citrons du jardin de l'encre sympathique. Le nom était encourageant. Il promettait une encre moins obscure que celle de l'école. Il laissait espérer que mes tentatives de poésie seraient mieux abouties que mes devoirs de classe. Je pouvais également, grâce à cette technique, me préparer un destin de détective privé ou d'officier du chiffre. Ainsi mes premiers ouvrages littéraires ont-ils été calligraphiés d'une encre provisoire et même absente, une encre pour un univers de papillons : elle était d'abord invisible, enfermée dans sa chrysalide, avant d'apparaître sous l'effet de la chaleur puisqu'il faut chauffer les encres sympathiques pour les ranimer. Ensuite, dès que j'avais pu lire ce que je venais d'écrire, et qui

était plus émouvant que d'avoir fait un petit détour par le vide, je vouais mon œuvre à la flamme, sans crainte aucune, car je ne doutais pas que les mots, une fois écrits, et surtout quand ils ont subi le feu, perdurent.

J'ai ainsi écrit une œuvre complète et illisible. Mes concepts avaient une vie d'éphémère. Ils passaient à toute vitesse de l'état du non-être à celui de l'être et puis tombaient en cendres. Enfin, dernier agrément de ces manigances : toute l'affaire s'accomplissait dans la clandestinité puisque je la réalisais dans des lieux secrets, à l'écart des parents, genre buanderies, ce qui ajoutait du prix à mes petites trouvailles.

À cette époque, je ne lisais pas beaucoup. Je m'étais spécialisé en *Bibi Fricotin, Pieds Nickelés* et *Bécassine* mais cette révérence à l'encre sympathique me suggère que je me formais déjà, de la littérature, une idée un peu floue et pourtant assez haute, ambitieuse et légèrement tragique. Je me suis demandé plus tard si la calligraphie imprononçable du nom de Dieu n'était pas une ruse comparable à celle de l'encre sympathique : interdire que le nom de l'ineffable soit visible, à moins qu'on ne le

chauffe. Si ma thèse est raisonnable, alors, la théologie, surtout l'apophatique, ne serait rien d'autre qu'une méthode pour déchiffrer l'indéchiffrable – avec citron, flammes et cendres.

Je n'ai pas beaucoup progressé depuis *Bibi Fricotin*. Il me semble que tous les livres, tous les manuscrits, sont imprimés avec des encres sympathiques. Pourquoi je lis ? Pour reproduire éternellement l'opération originelle et retrouver mes anciens vertiges. Pour assister à ce déploiement des lettres et de leur sens, à ce va-et-vient du texte entre le néant et l'être. Lire, c'est provoquer ce dépliement du récit quand je soumets son mutisme à l'épreuve de la lecture, comme je passais jadis au feu mes écritures de citron.

Je n'utilise plus ces encres délicieuses mais leur souvenir demeure et peut-être il me hante. J'explique par là le goût que j'ai du palimpseste. Le scribe copie un texte. Il y apporte un soin sourcilleux. Un autre scribe, un peu plus tard, déboule, attrape le parchemin, le lave et dépose sur la surface redevenue vierge un deuxième texte.

Cette opération se justifiait le plus souvent par le manque de supports – parchemins ou

vélins étaient rares et chers. Mais, certains palimpsestes obéissaient à d'autres desseins. Ils avaient le projet de supprimer, d'abolir, des pensées périmées ou qui n'étaient pas bonnes.

Les Pères de l'Église faisaient nettoyer les manuscrits des grands auteurs latins pour déposer à leur place, comme font les coucous dans le nid des bergeronnettes, leurs propres vérités. Les Irlandais du VIIe siècle, qui étaient de grands saints, ont commis de tels forfaits. Colomban a fait copier dans la bibliothèque de Bobbio les écrits des Pères de l'Église, les actes des conciles et des passages de la Bible. Tous ces textes ont été calligraphiés sur des palimpsestes desquels avaient d'abord été chassés des auteurs latins tels Plaute, Virgile, Tite-Live ou Cicéron, ainsi que quelques hérésiarques, Arius principalement car il plaisait beaucoup aux Lombards.

Mais, les textes tués ne savent pas mourir. En catimini, et comme en retenant leur souffle, ils occupent toujours le terrain. Si l'on sait interroger le palimpseste, au besoin avec des machines compliquées, on constate que les phrases exilées sont toujours là. Même rincés